

CHANSON DU CLUB DE PÊCHE ET DE CHASSE "MATTAWA"

(MUSIQUE DE M. PHILÉAS ROY)

Envolons-nous vers la rive coquette
De ce beau lac qu'on nomme Charpentier !
Là nous fêtons à la bonne franquette
En savourant la truite et le gibier !
Notre voyage est long, mais agréable,
Car la nature, en ces lieux ravissants,
Fait naître en nous un bonheur ineffable
Qui se traduit par nos cris et nos chants

REFRAIN :

La gaité nous rassemble
Et nous chantons ensemble :
Hourra ! hourra ! hourra !
Pour le club Mattawa !

Voici le lac ! Oublions les affaires,
Et moquons-nous des créanciers rageurs !
Méprisons l'or et tous les millionnaires,
Et rigolons comme de vrais pêcheurs !
A nous les bois, les lacs et les rivières
Resplendissant de grâce et de beauté !
Nous ne voyons ici point de barrières :
A nous l'espace, à nous la liberté !

REFRAIN

Allons, chasseurs, mettons l'arme à l'épaule
Et visitons les bois et les îlots ;
Et vous, pêcheurs, arrachez une gaule
Et puis sautez dans vos légers canots !
Nous rentrerons ce soir, on le devine,
Les bras chargés d'un fardeau précieux ;
Et notre cook, habile à la cuisine,
Nous servira des mets délicieux !

REFRAIN

Tout est servi. Plaçons-nous donc à table :
Nos estomacs sont creux comme des puits...
Prenons d'abord de ce vin délectable
Qui nous stimule et chasse les ennuis !
A la santé de tous les camarades !
A la santé de nos tendres moitiés !
Buvons aussi quelques autres rasades
Aux vieux garçons qui sont trop oubliés !

REFRAIN

Buvons encore aux nobles patriotes
Qui, jadis, ont conquis nos libertés !
Amusons-nous sans faire de ribotes,
Et nous serons à jamais respectés !
Oh ! mes amis, donnons avec courage
Le bon exemple aux clubs du Canada !
Et tous les sports chanteront d'âge en âge :
Honneur et gloire au beau club Mattawa !

REFRAIN :

J.B. Caouette

FAITS ET LÉGENDES DE 1837-38 (*)

L'ENFANT-PATRIOTE—HISTORIQUE (1)

Dix-huit-cent-quinze avait vu, dans la plaine de Waterloo, à quelques lieues de Bruxelles (Belgique), l'Aquila Rapax (l'aigle rapace) cesser son vol majestueux pour toujours. Deux jours d'un combat comme on n'en vit jamais sous le rapport de la valeur déployée par les Français, obligèrent Napoléon Ier à se retirer : pour son malheur, il crut pouvoir se confier à l'Angleterre.

Tous savent avec quelle barbarie atroce, sauvage, cette nation tortionnaire le fit périr lentement dans l'île inhabitable de Sainte-Hélène, après six ans de captivité.

Le colonel Gore et son régiment avaient assisté au combat gigantesque de Waterloo ; le colonel y avait été décoré ; il avait pu s'y convaincre que, sans l'arrivée de Blücher le Prussien, le duc de Wellington devait s'enfuir devant les forces inférieures en nombre des Français, mais combien supérieures en bravoure !

Ce fut ce colonel Gore qui reçut ordre de s'avancer,

de Sorel, vers Saint-Denis, le 22 novembre 1837, avec cinq compagnies de fusiliers, un détachement de cavalerie et une pièce de campagne. Il devait opérer sa jonction à Saint-Charles, avec le colonel Wheterall, qui commandait six compagnies d'infanterie, un détachement de cavalerie et deux canons.

Il était impossible que les révoltés, les paysans, ne s'évanouissent pas devant ce soudard couvert encore des lauriers de la victoire... Hélas ! il avait, malheureusement, affaire à des fils ou frères de ces Français héroïques que Wellington seul n'eût pu vaincre—et il l'apprit bientôt à ses dépens. Le 23 novembre, malgré sa valeur personnelle, il était défait par une poignée de ces méprisables paysans, n'ayant pour armes, la plupart, que des fourches et des faux.

Vers dix heures du matin commença le combat.

Abrités derrière l'église de Saint-Denis, dans la maison de Mme Saint-Germain, les Patriotes entretenaient un feu meurtrier contre les soldats bien armés, tuant les canonnières avant que ceux-ci pussent mettre le feu à leurs pièces.

Il est vrai que ces paysans avaient la bêtise de dire leur chapelet avant de combattre : pensez donc, si les Anglais, ces Chouayens de malheur, s'inquiétaient de pareilles gens !

Il y avait cinq heures que l'homme de Waterloo n'avancait pas d'une semelle, malgré ses fusils et ses canons : les paysans si méprisables, si méprisés, décimaient ses troupes, tuaient ses meilleurs officiers. Avouez que c'était désespérant, pour un colonel décoré sur le plus beau champ de bataille qui se soit vu en Europe, en face de l'homme le plus redoutable que la terre ait porté depuis Alexandre-le-Grand !

Venir perdre sa gloire, ternir ses lauriers, devant quelques hommes des champs, près d'un village ouvert de tous côtés mais inabordable malgré tout !

Je conviens, en ma qualité d'ancien ferrailleur, que la situation était tout bonnement ridicule pour le Gore ; j'avoue aussi, en toute humilité, que cette constatation me remplit d'une douce joie !

Au premier rang de nos braves Patriotes, se trouvait un nommé Louis Lacasse, valant bien l'habit rouge son ennemi : ce Louis Lacasse avait été brillant soldat sur les champs de bataille durant la guerre que les Américains avaient déclarée aux Anglais en 1812-13 dans notre Canada ; et même, Louis avait conquis autant de gloire alors, que le Gore à Waterloo ; la preuve, c'est qu'il se retira, après la campagne, avec le grade d'enseigne, outre ses citations à l'ordre du jour.

Mais, vous le savez : l'Anglais n'a même pas la reconnaissance du ventre !

Sans la fidélité, la loyauté sans égales des Canadiens-français en 1812, il y a longtemps que l'habit rouge ne circulerait plus ici.

Nos pères étaient bien un peu... naïfs, d'agir comme ils l'ont fait : mais, ne les blâmons pas. Leurs mobiles ont toujours été inspirés par le plus pur patriotisme, les règles les plus sévères de la justice.

* *

Lors de l'arrivée des troupes, le vieux Lafèche un chasseur intrépide devant l'Eternel, les accueillait en criant : "Hue donc !" en même temps que sa première balle étendait mort le premier éclaireur ennemi. David Bourdages, député, faisait charger des fusils par deux jeunes gens, tirait deux heures sans arrêter, allumait sa pipe pour se reposer, et recommençait à tirer. Le capitaine Blanchard, ancien voltigeur de Salaberry, et un autre paysan, ancien voltigeur aussi, faisaient la même manœuvre.

Louis Lacasse commandait une compagnie et, dès le début de l'action, était blessé par un éclat de pierre enlevé par le premier boulet de canon.

Ce qui ne l'empêcha pas de ne pas se soucier de cette... grossièreté de l'ennemi, et de combattre comme un lion jusqu'au soir.

Quelle race d'hommes que ces Patriotes !

Malgré la fusillade enragée, malgré les éclats des canons, le sifflement des boulets, de petites têtes d'enfants sont penchées à la fenêtre du grenier d'une maison : des yeux brillants suivent les péripéties de cette lutte disproportionnée.

Agenouillée à la fenêtre, entourée de ses frères et sœurs, une gracieuse petite fille, sans rien perdre des mouvements des troupes en présence, ne cesse de prier ; les yeux secs, mais le cœur brisé, elle supplie Dieu de protéger son père, de lui éviter toute blessure, de le ramener sain et sauf au milieu des siens. Et, tout en priant particulièrement pour lui, la douce mignonne n'oublie pas les autres, elle prie pour tous.

Cinq heures durant, sans manifester la moindre fatigue, sans penser à manger, sans faiblir durant cette scène de carnage, elle a invoqué le Dieu des Armées, elle lui a demandé la victoire pour les siens combattant le bon combat : Dieu pouvait-il ne pas entendre la supplication de l'Innocence ?...

Ce fut à la prière persistante de Moïse que le peuple hébreu dut la victoire, en entrant dans la terre promise, vers 1585 avant Jésus-Christ.

Le doux pape saint Pie V pria durant tout le combat de Lépante, en 1571, combat qu'il put suivre par révélation, et à l'issue duquel il s'écria en se tournant vers les cardinaux : "Dieu nous a donné la victoire !" Victoire si complète, qu'elle sauva toute la chrétienté du joug des Turcs.

C'est à la prière innocente de la petite fille du brave Louis Lacasse, que les Patriotes durent le succès de Saint-Denis.

Honneur à l'Enfant-Patriote !

Jimm Picard

DÉPUTÉS CONSERVATEURS A QUÉBEC.

(Voir gravure)

Dans l'automne de 1883, les députés conservateurs à la Législature de Québec, firent prendre leur portrait chez M. J.-E. Livernois. C'est la photogravure que publie LE MONDE ILLUSTRÉ aujourd'hui. Quelques notes sur ce groupe de personnages politiques intéresseront le lecteur, croyons-nous.

De ces quarante-et-un députés, quatre seulement sont encore sur la scène politique : les honorables MM. E.-J. Flynn, G.-A. Nantel, P.-E. Leblanc et M. Joseph Marion. Les trente-sept autres sont, ou morts, plusieurs ont été défaits, quelques-uns ont accepté des emplois publics, le plus grand nombre sont retournés à la vie privée, après avoir passé quelques années sur la scène parlementaire. Voici ce qu'ils sont tous devenus, pour autant que la mémoire me rappelle leur souvenir.

Les morts sont : F. St-Hilaire, Léon Leduc, W. Duckett, Onésime Gauthier, A. Casavant, F.-X. Archambault, R. Trudel, L.-B.-A. Charlebois, J.-A. Mousseau, Chs Marcotte et G.-H. Deschênes.

Sont rentrés dans la vie privée : MM. F.-X. Paradis, Dr V.-P. Lavallée, Jos. Robillard, Sévère Dumoulin, Dr D. Martel, Etienne Poulin, Dr T. Frégeau, W. Sawyer, L.-T. Dorais, L.-O. Taillon, Benj. Beauchamp, Ed Spencer et L.-B.-T. Richard.

M. L.-G. Desjardins est greffier actuel de l'Assemblée Législative, après avoir été depuis élu deux fois au parlement fédéral ; M. N. Audet est Conseiller législatif ; M. F.-L. Desaulniers est greffier en chef des Comités de la Chambre, à Québec, après avoir été aussi deux fois élu au parlement fédéral ; M. Jacques Picard, est agent des Terres, à Sherbrooke ; M. G.T. Paquet est maître de Poste de Québec ; M. Ls. Duhamel est percepteur du comté d'Ottawa ; M. W.-J. Poupore est député de Pontiac, à Ottawa ; M. Jean Blanchet est un des juges de la Cour d'Appel ; M. L.-N. Asselin est shérif de Rimouski ; M. J.-G. Robertson est maître de poste à Sherbrooke ; M. J.-T.-C. Würtel est un des juges de la Cour d'Appel ; M. C. Bergevin est employé du canal de Beauharnois ; enfin M. L.-O. Taillon a repris l'exercice de la profession d'avocat, à Montréal, après avoir été premier ministre de la province, et ministre fédéral pendant quelques mois, avant les élections générales de 1896.

Détail assez curieux, de tous ces députés pas un

(*) Tous droits réservés.

(1). Voir Les Patriotes de 1837-38, par L.-O. David.